

## **Thomas Sankara - Une figure du combat panafricaniste contre l'impérialisme**

A 37 ans, comme Ernesto Che Guevara, et pour la même cause, Thomas Sankara rejoignait le panthéon des humains intègres. Thomas Sankara a incarné dans la mémoire historique de millions d'Africains et d'Africaines l'espoir d'un changement basé sur la seule contribution de nos propres forces. Il a été l'instigateur d'un changement qui demeure un impératif incontournable pour la majorité des formations sociales africaines. Pour comprendre son projet de société, mais aussi son "volontarisme" si déroutant qui contribua d'ailleurs à faciliter le complot de ses assassins, il faut replacer sa lutte dans l'ère de la guerre froide et de l'épuisement du modèle néocolonial de croissance perfusé par les ajustements structurels. Ses écrits et discours, comme les nombreux témoignages à son propos, permettent de mieux saisir le personnage et l'importance de la lutte historique qu'il a menée. Elle fut à contre-courant d'une société comme d'un ordre mondial rétifs au changement progressiste. Ces documents sont de grande actualité. Ils sont aussi vivants que la popularité de l'icône Sankara voire la diversité des obédiences qui se proclament sankaristes. Beaucoup de jeunes générations qui l'ont adoptée comme emblème n'ont qu'une faible compréhension des enjeux de l'ère Thomas mais aussi des complexités de l'actuelle mondialisation.

Pour appréhender la profondeur de l'œuvre de Sankara, il faut cerner les conditions dramatiques de développement dans lesquelles était insérée la Haute-Volta, mais aussi la bataille des pays africains et du Tiers-monde pour s'extirper de la condition dans laquelle les confinait l'impérialisme. Issu de traditions d'États traditionnels complexes et aux riches modes de régulation, l'espace qui deviendra la Haute-Volta est alors un pays enclavé, au développement extraverti et dépendant d'apports financiers internationaux; une formation sociale en quête permanente d'une autosuffisance alimentaire que les opérations de péréquations régionales ne parviennent pas toujours à compenser. C'est la périphérie de l'ex-colonie ivoirienne dont la population active s'expatriant, encore bien après l'indépendance, confirme un statut de fournisseur régional de main-d'œuvre bon marché. Le pays présente des caractéristiques prédisposant à la poursuite classique du développement de type néocolonial malgré une culture politique historiquement influencée par des courants de gauche. Thomas Isidore Noël Sankara a grandi dans cette Haute-Volta sous-développée. Il va parfaire sa formation militaire notamment à Madagascar, et fréquenter de jeunes militaires séduits comme lui par la pensée critique<sup>1</sup>. Il évolue à une époque pendant laquelle les jeunes États de la périphérie n'ont pas encore eu la possibilité de trancher ce dilemme existentiel et idéologique que pose l'ambiguïté du développement. Tous succombent à l'engouement et l'urgence de se doter en infrastructures et ainsi combler leur prétendu retard.

Le mouvement des non-alignés né en 1955 à Bandoeng verra beaucoup de ses membres, et parfois lui-même, jouer le chantage de basculer d'un bord ou de l'autre des blocs bipolaires - l'Ouest et l'Est.<sup>2</sup> Mais, plus il va se massifier, plus les

---

<sup>1</sup> Pour un aperçu plus exhaustif de Thomas Sankara, de son œuvre, les écrits de son biographe Bruno Jaffré ainsi que le site qu'il lui consacre où sont compilés témoignages et interprétations diverses de son parcours [www.thomassankara.net](http://www.thomassankara.net)

<sup>2</sup> Aziz Salmone Fall, Les 50 ans de Bandoeng; le non alignement à l'ère du *supraimpérialisme*, -Avril 2005-

revendications tendront à s'agglomérer dans les institutions multilatérales où ses préoccupations ont enfin été posées. Les débuts laborieux de la Haute-Volta, victime de l'échec de la confédération ouest-africaine, les indépendances négociées et les frasques de l'ère Yaméogo, sont bouleversés par une longue liste de coups d'État.

Entre-temps, les pays africains tentent tant bien que mal de forger dans l'univers multilatéral, notamment au sein du mouvement des non-alignés, ce semblant d'unité qu'ils n'ont pas pu faire valoir sur le continent. Depuis qu'ils ont pu imposer la création en 1964 de la Conférence des Nations Unies sur le Commerce et le Développement (CNUCED), les non-alignés sont conscients d'un certain pouvoir. Bien des mouvements de libération du monde leur doivent la reconnaissance dans les instances multilatérales. On lui doit aussi les pressions de l'anti-impérialisme, de l'anti-racisme, de l'anti-apartheid, pour les droits des peuples de disposer de leurs ressources naturelles; pour le droit au développement et un autre ordre économique etc. Ce dernier, fortement réclamé par la Commission économique pour l'Amérique latine et les Caraïbes (CEPALC), a ouvert un espace pour l'autocentrage, stratégie pouvant décrire l'aspiration sankariste. Elle reste à notre sens pertinente malgré les errements et les tentatives équivoques de substitutions aux importations, les expériences chinoises, tanzaniennes, voire celle plus désastreuse du Cambodge.

On ne peut passer sous silence des rejetons de la tricontinentale<sup>3</sup> comme l'Organisation de solidarité avec les peuples d'Asie, Afrique et d'Amérique Latine (OSPAAAL) et l'Organisation Latino-Américaine de Solidarité (OLAS), morts des pratiques volontaristes et de fissures idéologiques, peu après l'assassinat de Che Guevara. Depuis, les sommets successifs des non-alignés et les monologues Nord-Sud des pays africains seront autant d'occasions de revendiquer que de façonner un autre ordre international. Car le fonds du problème, on ne s'en rend peut-être pas compte immédiatement à l'époque, n'est pas le dilemme politique Est-Ouest qu'impose la guerre froide, ni la coexistence Sud-Sud, mais bien la persistance du fossé Nord-Sud. L'ordre international disperse, dans le prétendu Tiers-monde, les itinéraires des formations sociales, selon que l'on dispose de certains atouts pour être intégré favorablement dans le marché mondial. Ceci permet l'avènement de sortes de semi-périphéries aux uns, de réelles périphéries aux autres où des formations sociales comme la Haute Volta sont les plus marginalisées dans la division internationale du travail.

En 1969, l'assemblée générale de l'ONU adopte la résolution 2542 « *Déclaration sur le progrès et le développement dans le domaine social* ». Elle élargit le domaine de la sphère économique à d'autres pans du social notamment en termes de droits de l'homme et de justice sociale. Dans les faits, la plupart de ces nouveaux droits et conventions ne sont pas assortis de devoirs et restent lettre morte. La conférence de Lusaka en 1970 introduit des impératifs économiques de façon plus revendicative. La «

---

[http://www.azizfall.com/les-50-ans-de\\_bandoeng.html](http://www.azizfall.com/les-50-ans-de_bandoeng.html)

<sup>3</sup> La conférence internationale de solidarité avec les peuples en luttés, la Havane 1966, a été un front de résistance qualifié de « tricontinentale ». Les résolutions hardies ont été combattues ou se sont essouffées. Ses secrétaires exécutifs, Ernesto Che Guevara, Mehdi Ben Barka et Amilcar Cabral seront tour à tour assassinés. Cf. *La solidarité internationaliste des périphéries africaines et latino-américaines : renaissance de la Tricontinentale et riposte par l'autocentrage et l'autonomie collective contre le suprainpérialisme*. <http://www.azizfall.com/files/solidarite-latino.html>

*Stratégie pour la Deuxième Décennie des Nations Unies pour le développement* » traduit amplement les aspirations du mouvement. Dès 1973-74, l'échec pour obtenir un Nouvel Ordre Economique International (NOEI) et un Nouvel Ordre Mondial de l'Information et de la Communication (NOMIC), sonne le réveil du rêve petit-bourgeois de *Bandoeng* auquel l'essentiel des classes politiques nationalistes ouest-africaines adhèrent. Les demandes, relayées par le Groupe des 77, étaient pourtant compatibles avec une intégration dans l'économie mondiale. Elles réclamaient entre autres : une intégration dans le marché mondial mais avec des règles du jeu plus harmonieuses; la stabilisation des prix des matières premières; des codes de conduite pour les firmes multinationales; la levée des restrictions commerciales; une correction des termes de l'échange inégal; tenir la promesse d'affecter 0,7% de leur Revenu National Brut à la coopération internationale de manière non-conditionnée; et le renforcement du pouvoir des pays non-alignés au sein des institutions onusiennes. Pour l'essentiel, ces revendications demeurent légitimes et non-respectées. Thomas a été longtemps froissé et exaspéré que toutes ces revendications minimales aient été tant ignorées et cela conduira à le radicaliser.

Les trois décennies de développement décrétées par l'ONU n'ont pas été globalement des échecs. Malgré des avancées spectaculaires dans plusieurs domaines, le problème fondamental demeure le développement lui-même. Quelques rares mises en garde contre son ambiguïté existaient certes à l'époque de la jeunesse de Thomas. Mais, aujourd'hui, avec le recul, on devrait davantage se méfier de sa pratique dans le contexte de l'ordre capitaliste. En effet, le développement est par essence prédateur. C'est un paradigme hégémonique, un postulat occidentalocentré. Dans tous les peuples où il est entrepris, s'y cherche l'équilibre entre le repli et l'ouverture. Et dans notre ère mondialisée par le capitalisme, le développement continue de revêtir la définition qu'en donne Gilbert Rist :

*« Le « développement » est constitué d'un ensemble de pratiques parfois contradictoires en apparence qui, pour assurer la reproduction sociale obligent à transformer et à détruire, de façon généralisée, le milieu naturel et les rapports sociaux en vue d'une production croissante de marchandises (biens et services) destinés, à travers l'échange, à la demande solvable. »<sup>4</sup>*

Ce n'est pas en accolant épithètes ou qualificatifs que le développement change fondamentalement mais plutôt en prenant conscience de sa dimension historique et prédatrice, de son culturalisme et surtout de son inclination à la quête insatiable de la croissance et du profit. Thomas Sankara l'avait compris, lui qui avait une idée claire des enjeux brossés plus haut. Il essaya une voie innovatrice. Mais on ne réinvente pas la roue, on la perfectionne. Il n'y a pas non plus forcément de chemins. Le chemin se fait en marchant. Ce qui n'empêche pas de réemprunter des traverses, tantôt sinueuses mais fécondes, ou d'en éviter d'autres inutiles et sans issue. Thomas connaissait les expériences des mouvements nationaux de libération, les aspirations de la Tricontinentale et du non-alignement, les capacités de compter sur ses propres forces de la déclaration d'Arusha – qui instaure le socialisme tanzanien. Sans le savoir, son œuvre contribuera aux plus récentes conclusions issues des forums sociaux

---

<sup>4</sup> Gilbert Rist, *Le développement, Histoire d'une croyance occidentale*, Paris, Presse de Science Po, 1996, p. 26-35.

altermondialistes comme la Déclaration de Bamako<sup>5</sup>. Thomas ne pouvait prédire l'issue des luttes menées par son régime politique mais il était convaincu que le futur proche résulterait des bouleversements dans les rapports de force sociopolitiques, économique-culturels, entre genres et entre générations. Pour lui, comme pour ceux qui y croient encore comme lui, il importe de consolider les acquis, d'élargir le champ d'une réponse sociale humaniste progressiste et si possible socialiste contre le modèle unilatéral du marché et son apartheid mondial.

Le développement va donc connaître trois décennies cruciales pour l'Afrique et le tiers-monde. Après une première décennie qui a connu des avancées non-négligeables - bien que déjà enfermée dans la logique illusoire du rattrapage, du décollage et des infrastructures à bâtir - on entame la seconde décennie au début des années 70 avec autant d'espoir que de manque de vigilance. Mais le développement sous perfusion par des prêts concessionnels est vite abandonné lorsqu'on passe en 1973 du système de changes fixes basés sur l'étalon or aux taux flottants. La chute du dollar qui s'ensuit va grever les revenus d'exportation de ces pays dont l'essentiel des produits sont négociés en cette devise. L'action des pays de l'Organisation des Pays Exportateurs de Pétrole (OPEP) conduira à un redéploiement de crédits vers les pays non-alignés appâtés par le slogan « acheter aujourd'hui payer demain », si important pour éviter la crise de surproduction des pôles avancés. Ils se sont dès lors très vite endettés et englués dans les intérêts de cette dette. Une dette aussi due à l'enrichissement illicite d'élites qui rapatrient au Nord et autres paradis fiscaux la plupart de leurs avoirs quand ils ne se bornent pas à l'improductive spéculation foncière. Des avoirs qui emboîtent le pas au transfert de ressources, de biens et de fonds de sources variées. Le montant de ces fuites de capitaux est de loin toujours supérieur aux flux d'aide internationale, une réalité d'ailleurs bien mal nommée. Thomas exérait la dette et considérait non pas seulement que l'Afrique ne la devait plus, mais que l'Occident et nos dirigeants véreux étaient les débiteurs.

Au début des années 80, la récession au Nord entraîne la déliquescence de l'État providence, la hausse des taux d'intérêt et la morosité économique au Sud. Le paiement de la dette et la nécessité d'accéder à d'autres crédits cèdent le pas aux ajustements structurels. Ils augmentent certes la production mais sont en passe d'achever les malades. Les cures d'assainissement aggravent la paupérisation.

C'est à cette période charnière qu'advient la révolution au Burkina. Elle ne passe pas inaperçue. Mais comme le pays n'est pas stratégique, l'impérialisme ne s'en émeut guère au début. Alors que le pays essaye sa voie inusitée, partout aux alentours les pays africains sont soumis à la rigueur croissante des conditionnalités des ajustements structurels. L'expérience sera de courte durée.

Thomas Sankara a évolué dans l'intermède de la fin des années 70 et début 80, donc dans les conditions adverses des aspirations de la souveraineté des pays en développement animées du rêve de Bandoeng<sup>6</sup>. Thomas a vu ses idoles panafricaines assassinées et exilées. Soldat atypique et musicien pétri de marxisme, d'humanisme chrétien et de panafricanisme, il avait aussi une conviction relativement claire de sa

---

<sup>5</sup> Appel altermondialiste du Forum social mondial de Bamako, voir <http://www.grila.org>

<sup>6</sup> Aziz Salmone Fall, Les 50 ans de Bandoeng, <http://www.azizfall.com>

propre condition, c'est à dire son appartenance à la petite - bourgeoisie intellectualisée. Il fut animé sa vie durant par une obsédante vocation. Non pas qu'il était guidé par un messianisme narcissique comme ses bourreaux ont voulu le faire croire, mais parce qu'il avait une claire conscience patriotique de sa responsabilité historique. Thomas au regard de ses actes et écrits appartient à la rare catégorie de l'intelligentsia révolutionnaire africaine. Cette particularité se caractérise par une praxis que l'on peut réduire à une propension à l'anticapitalisme, à la faculté de pouvoir sauvegarder une symbiose avec les masses populaires dont il fit l'ardente promotion de la vitalité; et enfin, ce trait commun aux grands progressistes de notre temps, cet internationalisme humaniste et universaliste qui lui permettait l'intelligence de saisir la nature du système mondial.

Choisi pour cela par les dirigeants qui prennent le pouvoir, en énonçant des engagements progressistes dès le 7 Novembre 1982, il en devient le plus emblématique. Ces engagements sont foulés au pied six mois plus tard. Sankara, le bouc-émissaire désigné, est emprisonné. Croupissant en prison pour son idéal, il en est délivré le 4 août 1983 par des jeunes patriotes, à la tête desquels se retrouve son frère Blaise Compaoré, qui le rendent à son peuple qui le réclame.

Dès ce moment, haranguant les foules durant son bouillonnant intermède au pouvoir, et mettant en pratique des mesures novatrices et hardies, il n'a cessé d'être convaincu de la pertinence de son projet de société. La voie singulière du pays, qu'il a rebaptisé Burkina Faso, fascine les jeunes d'Afrique et bien des internationalistes de par le monde. Mais les résultats rapides en termes de changements de mœurs, d'augmentation de la production, d'infrastructures, de repolitisation démocratique, de redistribution suscitent autant d'engouement que de résistances dans la société au bout de trois ans. La seule animosité des grands intérêts de ce monde et des judas autour de lui aurait pu convaincre d'ailleurs n'importe qui de la justesse de la voie à suivre. Les mois qui précèdent l'attentat sinistre sapent la cohésion sociale. L'attentat du 15 Octobre tétanise tous les sankaristes, si on peut déjà appeler ainsi la frange de ceux qui le soutiennent.

Les mutins anticipant leur réaction répriment ceux qui pourraient vouloir entamer une quelconque résistance. On peut s'étonner de l'amnésie du peuple burkinabè et de l'anesthésie qui s'est emparée de lui, comme de la torpeur qui a saisi bien des patriotes africains après le sinistre évènement du 15 octobre 1987. Intimidation, peur, immaturité, certainement. Mais cela s'explique aussi en partie par la réaction au "volontarisme" intrinsèque au projet de société dit de la "transformation nationale et populaire".

En effet, ce mode de développement est une rupture radicale avec les désordres antérieurs, mais aussi des mentalités et autres rigidités culturelles. Il suppose une adhésion populaire, un engouement des masses, un sens du sacrifice des couches possédantes... bref un ensemble de conditions qui font de Thomas comme certains de ses illustres prédécesseurs panafricanistes, des visionnaires en avance sur leur peuple. Non pas que leur projet de société n'ait pas été possible ou ne soit pas valable pour le 21<sup>ème</sup> siècle. Au contraire, il l'était déjà avant ces années-là. Il se trouve juste que l'indispensable alliance nationale et populaire inhérente à toute rupture avec la compradorisation et la mondialisation capitaliste est un épisode vicieux où continuent de périr bien des tentatives louables à travers le continent. L'erreur de Thomas fut de

croire ce processus d'alliances bien enclenché malgré l'ampleur des contradictions. Il avait cependant pris des orientations fondamentales pour changer les rapports de production: la réforme agraire et le choix de privilégier l'agriculture et les paysans pour le sursaut national; le choix de construire un marché intérieur de biens de consommation de masse accessible et variés; la volonté de satisfaire pour le plus grand nombre les besoins essentiels en priorisant les biens locaux; celui de contribuer à l'émancipation de la femme; de rompre avec l'aliénation et les comportements et valeurs rétrogrades ; comme celui d'avoir une gestion patriotique des deniers publics en refusant la subalternisation qu'impose le système mondial ; d'adopter une posture internationaliste de par le monde sont toutes des initiatives prises par un élan radical et contraire à la norme en vigueur dans le système mondial. Parmi ces mesures, l'émancipation des femmes et le changement des mentalités masculines détonne de tout ce qui a été entrepris jusque-là en Afrique.

La fierté de consommer les produits locaux, de s'habiller des cotonnades locales, le Faso dan fani, de dénoncer les pratiques traditionnelles et modernes rétrogrades, de vivre modestement ; d'obliger les fonctionnaires à des séjours en campagne ; de faire du sport ; d'obliger les coopérants à s'aligner sur les desiderata de la révolution ; de faire du pays un havre pour les révolutionnaires du monde entier, de planter des arbres ; de faire aller les hommes au marché, de s'impliquer dans la lutte contre l'apartheid etc. n'était pas du goût de tous y compris de ceux et celles mêmes qui furent enthousiastes dans l'euphorie des premiers moments révolutionnaires. Tout projet révolutionnaire provoque un conflit entre les rapports de propriété et l'évolution des forces productives.

Nous croyons pourtant que les grandes orientations du 4 août sont pour l'essentiel encore correctes, et que toute initiative de ce type à travers l'Afrique doit être soutenue et entretenue avec une plus grande emphase panafricaine. Sankara n'était pas dupe de l'ampleur de la tâche à accomplir et que les ennemis du peuple - des fractions bourgeoises et rétrogrades - ne renonceraient jamais à la saborder:

*« Les classes parasitaires qui avaient toujours tiré profit de la Haute-Volta coloniale et néocoloniale sont et seront hostiles aux transformations entreprises par le processus révolutionnaire entamé depuis le 4 août 1983. La raison en est qu'elles sont et demeurent attachées par un cordon ombilical à l'impérialisme international. Elles sont et demeurent les fervents défenseurs des privilèges acquis du fait de leur allégeance à l'impérialisme. Quoique l'on fasse, quoique l'on dise, elles resteront égales à elles-mêmes, et continueront de tramer complots et intrigues pour la reconquête de leur « royaume perdu ». De ces nostalgiques, il ne faut point s'attendre à une reconversion de mentalité et d'attitude. Ils ne sont sensibles et ne comprennent que le langage de la lutte, la lutte des classes révolutionnaires contre les exploités et les oppresseurs des peuples. Notre révolution sera pour eux la chose la plus autoritaire qui soit ; elle sera un acte par lequel le peuple leur imposera sa volonté par tous les moyens dont il dispose et s'il le faut par ses armes »<sup>7</sup>*

L'Afrique est condamnée d'essayer, pour l'avenir décent de ses enfants, ces choix que nos peuples parfois incrédules et apathiques doivent dorénavant défendre contre tous les sombres intérêts qui s'y opposent. Aujourd'hui, les vagues sporadiques de

---

<sup>7</sup> op. cité

démocratisation en vogue à travers le continent ne sont qu'un des nombreux signes du ras-le-bol généralisé qui pour l'instant se canalise dans la poursuite du multipartisme et la démocratie bourgeoise. Cette étape est peut-être incontournable mais elle est insuffisante pour satisfaire la demande sociale de développement. La démocratie ne peut être véritablement atteinte et préservée que par la parallèle poursuite du développement autocentré et populaire, une culture civique et l'autonomie collective régionale. C'était la conviction de Thomas, malgré l'évidence de l'adversité. L'entêtement légitime de Sankara et une certaine forme de volontarisme, qu'il essayait vainement d'éviter, sont dans les circonstances de l'époque plus qu'excusables. Ils sont des vertus essentielles à la lutte de libération et à l'entame d'un développement réel de notre continent. L'urgence de la situation de certaines formations sociales l'a imposé d'ailleurs comme un prétexte commode (la nationalisation de Suez, la résistance au Congo, la guerre de libération en Guinée-Bissau ou en Afrique australe, etc...).

Le volontarisme est certes une déviation qui peut être dangereuse pour toute révolution. L'avant - garde révolutionnaire - ici l'intelligentsia progressiste - a peut-être péché par subjectivisme. En d'autres mots, une dogmatique s'installe où la répétition aveugle ou feinte des slogans et des leitmotivs ne peut à elle seule faire l'économie des étapes incontournables vers la révolution. Idéologiquement, une telle tendance incantatoire a pour effet d'induire en erreur puisque l'aspiration révolutionnaire sans borne fait confondre désir et réalité concrète. Parfois, elle permet le défouloir et la dérision, *Pouvoir au peuple* devient *Pouvoir au Peulh* – allusion à l'origine ethnique du président ; *la Patrie ou la mort*, devient *la Patrie ou l'Amour* etc. Au niveau de la décision politique, la nécessité d'alliances tactiques et même une prise en compte rigoureuse de l'état réel des rapports de forces et de classes devaient précéder toute initiative majeure. La jeunesse de l'expérience ne pouvant pas tout justifier, Thomas comptait sur la morale révolutionnaire et la nécessité d'inculquer ses valeurs sans lesquelles la révolution serait dévoyée.

*« .....les militants des Comités de Défense de la Révolution (CDR) doivent se forger une nouvelle conscience et un nouveau comportement en vue de donner le bon exemple aux masses populaires. En faisant la révolution, nous devons veiller à notre propre transformation qualitative. Sans une transformation qualitative de ceux-là mêmes qui sont censés être les artisans de la révolution, il est pratiquement impossible de créer une société nouvelle débarrassée de la corruption, du vol, du mensonge, et de l'individualisme de façon générale. Nous devons nous efforcer de faire concorder nos actes à nos paroles, surveiller notre comportement social afin de ne pas prêter le flanc aux attaques des contre-révolutionnaires qui sont à l'affût. Avoir continuellement à l'esprit que l'intérêt des masses populaires prime sur l'intérêt personnel nous préservera de tout égarement. »<sup>8</sup>*

Homme de gauche authentique, Thomas Sankara a su rester en contact permanent avec les masses et leurs aspirations, et surtout il fut l'ardent défenseur des plus marginalisés et des plus pauvres. Peut-être, par contre, que la marche de la révolution s'est-elle trop laissée guider par la direction et la volonté de l'élite dont Thomas faisait partie. Notre critique la plus sévère à l'endroit de ce grand homme est donc claire. La tendance au gauchisme existait bel et bien dans son entourage et faisait trop reposer la révolution sur la direction plutôt que sur l'organisation d'une entité capable de

---

<sup>8</sup> op. cité

mobiliser, de canaliser les masses et leur permettre d'acquérir la maîtrise du pouvoir.

Dans un contexte différent et des enjeux relativement similaires, Rosa Luxemburg prédisait la même chose : *«Si la cause de la révolution est de progresser, si la victoire du prolétariat, du socialisme, est tout sauf un rêve, les travailleurs révolutionnaires doivent mettre sur pied des organisations d'avant-garde capable de canaliser et d'utiliser l'énergie combative des masses»*<sup>9</sup>

Thomas au crépuscule de sa vie avait remarqué que ce n'était pas qu'à lui et à ses proches de déterminer l'histoire mais à un parti d'avant-garde des masses chargé de réaliser les étapes de la révolution. Il considérait, contrairement à l'Union des Communistes Burkinabè, aux Compaoré et autres, qu'un parti d'avant-garde composé d'élites ne pourrait être la solution. C'est pourquoi il a suggéré, dès le mois de juin 1987 au sein du Conseil National de la Révolution (CNR), la dissolution des quatre partis politiques qui le composent afin de permettre la transition vers un parti de masse. Ce n'était pas l'avis de la troïka (Compaoré, Zongo, Lingani) ni des partis politiques (UCB ; Organisation Militaire Révolutionnaire – OMR ; Union des Luttes Communistes Reconstituée – ULC-R ; Groupe Communiste Burkinabè – GCB). Une fois son dessein connu (il travaillait à la rédaction de la base idéologique de ce futur mouvement), Sankara devenait dangereux pour ceux-là mêmes qui s'étaient détachés des masses et déterminés à couper les ponts avec le peuple, le seul capable de réaliser les étapes d'une révolution démocratique. Dans ses discours du 4 Août et du 2 Octobre, il invite les révolutionnaires à l'unité dans le pluralisme, et récuse les aventurismes et les égarements de certains CDR. A la rencontre du CNR du 8 octobre, Sankara proposa la tenue d'une élection nationale de 120 représentants du peuple et signala sa désapprobation à se lancer dans une répression des syndicalistes et d'autres personnes de la société civile. La volonté d'expurger des rangs des CDR les fauteurs de troubles et autres contre-révolutionnaires par une politique de transparence et d'éthique révolutionnaire lui paraissait une exigence immédiate. Mais son assassinat n'en fut qu'hâté.

L'histoire ne peut être le produit de la volonté d'un homme ni d'un groupe. De surcroît, lorsqu'il est issu de l'armée - et est donc prédisposé à n'user que du seul langage respecté : la force -, il ne peut fonctionner que de façon autocratique. Car les despotes répugnent à divulguer leur problème sur la place publique et à laisser le peuple régler le différend qui les oppose. Un militaire sans conscience politique est un criminel en puissance disait Thomas. D'ailleurs, peu de temps après le coup d'état, la zizanie affectera la troïka assassine : Zongo et Lingani seront liquidés amenant dans leur cortège d'autres victimes. Ces assassinats ciblés, l'intimidation permanente du régime Compaoré, le simulacre de démocratie qui s'en est suivi, la cooptation clientéliste d'une grande partie de l'opposition politique rimant avec celle du régime avec la Françafrique, la nuisance régionale, l'essoufflement et la renonciation blasée des masses malgré quelques épanchements de colère, sont des schémas classiques de la compradorisation qui ravage l'Afrique.

Thomas avait compris qu'une telle tendance groupusculaire ne concrétise qu'une rupture avec les masses. En faisant ce qu'il disait et en disant ce qu'il faisait, en s'érigeant en modèle d'intégrité, il nous a fait saisir qu'il faut rester lié et en contact

---

<sup>9</sup> Notre traduction d'un passage cité dans Pierre Broué, *The German Revolution, 1917-1923*, 2004, p254

permanent avec les intérêts de classe des masses; il faut croire en leur potentiel créateur une fois qu'elles sont auto-organisées. Il faut, en restant dans la ligne de satisfaction de leurs intérêts immédiats, tracer une stratégie commune en consultation constante avec elles, car elles s'évertueront toujours elles-mêmes à vouloir s'éduquer et s'informer si ces critères essentiels de la mobilisation ne sont pas négligés par l'avant-garde révolutionnaire qui est enracinée en elle. Ainsi qu'aimait à le rappeler Thomas Sankara : « *Je souhaite que mon action serve à convaincre les plus incrédules qu'il y a une force, qu'elle s'appelle le peuple, et qu'il faut se battre pour et avec le peuple* ».

Les jeunes, en lisant Sankara, doivent saisir que la reconstitution du panafricanisme révolutionnaire permet non seulement une critique de l'africanisme occidentalocentrique, mais aussi une relecture sans complaisance et surtout objective et historique de l'Afrique et son apport à l'avènement du système-monde.

Ainsi, importe-t-il de transmettre ses discours, écrits et faits aux nouvelles générations. Son projet continue d'être pertinent pour l'Afrique toute entière, une Afrique vouée pour l'instant à la "gestion de l'enlèvement" des bailleurs de fonds. En somme, qu'on le veuille ou non, notre vie à venir dépend de choix radicaux qu'il faut avoir le courage de prendre maintenant et de poursuivre. Sankara nous a prouvé que l'utopie était réalisable et il l'a chèrement payé. Mais il n'est mort que physiquement. Jamais on n'aura autant parlé de lui qu'après son exemple. C'est dire donc qu'il avait raison de persévérer et que notre histoire ne fait que commencer. La patrie ou la mort? Il a obtenu la seconde pour sauver la première. Mais que deviendra alors la patrie? Elle est condamnée au refus de la mort, à s'évertuer de vivre en luttant, donc à confirmer que l'intègre Sankara a encore raison!

A luta continua

**Aziz Salmone Fall**

Coordonnateur de la Campagne Internationale Justice pour Sankara

Politologue au GRILA, Groupe de recherche et d'initiative pour la libération de l'Afrique